

YVONNE ESCOULA

*Poursuite
de vent*

roman

nrf

GALLIMARD

**POURSUITE
DE VENT**



YVONNE ESCOULA

*Poursuite
de vent*

roman

nrf

GALLIMARD

3^e édition

*Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur vélin labour
Navarre, dont dix exemplaires numérotés de I' à X et trois
exemplaires hors commerce marqués de a à c.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1947.

A la mémoire de
JEANNE LAHITTE,
ma grand'mère.

*Ceux qui t'attirent à eux
T'enlèvent à toi-même.*

SÉNÈQUE.

I

— Je me demande ce que ces gens-là ont à nous espionner toute la journée, se dit Mme Aguer en écartant les contrevents de sa chambre et pendant quelques minutes, les bras rejetés en arrière et le buste saillant, elle ressembla à ces figures de proue, à l'avant des navires, et qui paraissent défier les flots. Mais elle ne défiait personne. Elle se contentait de regarder d'un air maussade la maison d'en face, où une main agitait les rideaux. Chaque matin, au saut du lit, elle croyait ainsi surprendre quelqu'un qui l'épiait et la même réflexion aigre sur l'indiscrétion du voisin d'en face lui montait aux lèvres, comme un relent des humeurs de la nuit. Elle n'osait pas trop laisser paraître son mécontentement car le vieux monsieur et sa femme étaient des gens distingués et la distinction pour elle tenait lieu de vertu. Elle était ravie d'habiter ce quartier, autrefois bourgeois, que l'installation de deux usines de sandales avait grossi depuis quelques années d'une population mélangée, où les Espagnols dominaient. L'épicier du coin, qui tyrannisait le quartier depuis vingt ans, rageait de devoir accepter la clientèle de cette racaille aux noms sonores, qui parlait un charabia mi-français, mi-espagnol et chassait de sa boutique les dernières douairières. Malgré le voisinage de si méprisables étrangers, le quartier de l'Argonne maintenait sa réputation d'aristocratie avec sa demi-douzaine de villas entourées de jardinets, les lances nobles des hautes grilles et le mystère de ses vieux portails, dont les « chicos » des alentours guettaient l'entre-bâillement momentané. C'étaient des maisons à l'ancienne mode, avec des fenêtres à petits carreaux, des balustres dont le plâtre s'écaillait et des judas de cuivre ouvragé sur les

portes hautaines. Mme Aguer n'avait pas la chance d'habiter une de ces nobles maisons mais elle se consolait en pensant que tout le quartier respirait le même air et que sa porte d'entrée avait su se frayer un passage entre ces belles demeures. Mlle Gil, la propriétaire, avait fait construire la maison sur l'emplacement d'un jardinet que le rejeton d'une illustre famille avait mis en vente, un jour qu'il se trouvait à court d'argent. La maison s'était étirée, comme elle avait pu, entre deux hauts murs qui l'écrasaient et si la porte d'entrée n'était pas monumentale, du moins était-elle ornée de quarante-six petits carreaux où le rouge et le bleu dominaient. Deux énormes heurtoirs en cuivre étaient placés de chaque côté de la porte mais Mlle Gil en interdisait l'usage, de peur qu'on ne les abîmât.

Ce jeudi-là, le premier jeudi d'octobre après la rentrée des classes, Mme Aguer commença à s'habiller après avoir soigneusement tiré les rideaux. Tout en passant sa jupe, elle réfléchissait : sa bonne la volait, c'était certain. Malgré une surveillance sévère, elle n'avait jamais pu la prendre sur le fait, mais chaque jour elle constatait la disparition de quelque bagatelle dans le cabinet aux provisions. Certes, Mme Aguer n'y regardait pas de si près. Une pomme, une poire, un bâton de chocolat, est-ce que cela compte dans un ménage ? Mais c'était une question de principe. Il lui arrivait parfois de se plaindre à son mari ou tout au moins de monologuer devant lui lorsqu'elle constatait un nouveau larcin, mais elle se heurtait toujours à la même indifférence narquoise et s'attirait invariablement la même réponse : « Fais poser une serrure sur la porte du cabinet et attache la clef à ta ceinture. »

Mais Mme Aguer voyait plus loin :

— Comment savoir si la bonne est honnête si tout est sous clef ? Où est le mérite d'être honnête si elle n'est pas tentée ?

C'était vraiment difficile de présenter des remontrances à Eloina sans la blesser. Mme Aguer avait déjà essayé plusieurs fois, mais au dernier moment, quelque chose l'avait arrêtée. Sans doute la peur de la perdre, car pour des gages aussi modestes il serait difficile de trouver une fille aussi travailleuse. C'était M. Aguer qui l'avait dénichée, dans un coin perdu du pays basque, et Mme Aguer n'avait pas oublié tous les efforts qu'elle avait dû faire pour extorquer une bonne à son mari. Autre chose aussi l'empêchait de laisser voir à sa bonne qu'elle était au courant de ses larcins. Lorsque Eloina levait timidement vers elle ses beaux yeux noirs de vache montagnarde, Mme Aguer ressentait

à son égard une vague pitié, comme les femmes en éprouvent pour les hommes qui leur portent un amour fidèle et malheureux. Elle sentait qu'Eloina lui était dévouée, qu'elle représentait à ses yeux l'autorité, la beauté, le pouvoir magique de celui qui commande et sait se faire obéir. Elle pensait alors que l'admiration d'Eloina était une chose agréable à conserver et qu'il fallait essayer de la corriger par la douceur et lui faire comprendre que le vol était l'école du crime et que si Mme Aguer était magnanime, elle n'était pas aveugle.

Mme Aguer noua ses cheveux sur la nuque, se réservant pour plus tard le soin de les brosser et passa dans la salle à manger où elle s'étonna de ne pas voir sur la table le plateau du déjeuner.

— Eloina !

Ses beaux sourcils noirs se trémoussèrent comme deux serpents, tandis que la colère commençait à la gagner.

— Eloina !

Elle avait une façon d'assaisonner ce nom, en traînant sur le a, pour bien marquer que c'était un nom ridicule, pas du tout un nom de bonne. Elle aurait bien voulu l'appeler Marie, mais la petite ne répondait jamais qu'à l'appel de son nom.

— Est-ce vous, Eloina ?

Elle se retourna vers un coin de la pièce, où il lui avait semblé entendre du bruit et aperçut sa fille, une enfant maussade d'environ douze ans, qui feignait de lire dans un livre placé sur ses genoux.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Est-ce que tu ne peux pas répondre ?

— C'est Eloina que tu appelais, pas moi.

Mme Aguer se leva et alla se placer derrière sa fille. Elle lut par-dessus son épaule.

— D'ailleurs, tu n'y vois pas assez pour lire ici, va dans la cuisine. Je n'aime pas ces cachotteries. Elle se pencha en avant et, d'une voix tremblante de colère :

— Mais ton livre est à l'envers ! Et tu oses me dire que tu apprends ton catéchisme !

La poussant par l'épaule, elle l'envoya s'asseoir sur une chaise dans la cuisine. Sans paraître le moins du monde émue, la petite s'installa commodément et, le nez tourné vers la fenêtre, elle recommença à rêvasser, après s'être assurée que son catéchisme était tourné dans la bonne direction.

Mme Aguer s'apprêtait à ouvrir la bouche pour appeler une troisième fois Eloina lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit.

— Ah ! enfin, vous voilà ! Voilà trois fois que je vous appelle ! Où étiez-vous ? Etes-vous devenue sourde ?

La bonne s'avança vers Mme Aguer d'un air apeuré et dit timidement en regardant le bout de ses grosses sandales noires :

— J'avais la colique, Madame.

— Pas étonnant, avec tout ce que vous mangez. Apportez-moi mon déjeuner.

Eloina revint immédiatement et posa le plateau devant Mme Aguer. Elle s'apprêtait à sortir, mais Mme Aguer la rappela :

— Attendez un peu, j'ai à vous parler.

Eloina s'arrêta et leva sur elle ses beaux yeux lourds. Elle sentait venir la tempête et on voyait au mouvement craintif de ses épaules maigres et à la façon dont ses sandales se chevauchaient l'une l'autre que l'attente ajoutait à sa peur et que la pureté de sa conscience ne l'empêchait pas de trembler.

— Dites-moi, Eloina, pourquoi prenez-vous des choses dans le cabinet aux provisions ? N'avez-vous pas assez à manger ?

Eloina ouvrit à la fois les yeux et la bouche, et ses mains se portèrent en avant, comme pour repousser l'accusation. Elle avait l'air si douloureusement étonné que Mme Aguer crut en elle immédiatement et regretta d'avoir parlé.

— Oh ! Madame, Madame ! Eloina ne savait que répéter ces deux mots. Puis, elle baissa la tête et se mit à pleurer, en se tournant légèrement vers la cuisine. Ses yeux plissés par les larmes cherchaient la petite fille assise sur sa chaise, qui feignait de lire avec un air innocent. Mme Aguer suivit des yeux son regard et fronça les sourcils. Pendant quelques minutes, elle observa sa fille en silence, sans pouvoir se décider à poser de questions. Puis elle fit quelques pas et vint se poster près de l'enfant :

— Piétat ! Est-ce que par hasard...

La petite ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase. Elle s'était dressée d'un bond et, empoignant son livre, elle fonça sur la porte, tête baissée. Mais elle avait compté sans le chat qui, dérangé dans son sommeil par ce brusque départ, fila entre ses jambes pour sauter sur la table. Elle ne put l'éviter et s'étala de tout son long. Mme Aguer se précipita sur elle, la main levée, et saisit les boucles qui frisaient sur ses tempes en les tirant par petits coups secs. Piétat bondit, fit un saut en l'air, comme un chat qui ne réussit pas à passer l'obstacle et retombe sur ses pieds et se débattit farouchement contre l'étreinte de sa mère qui la retenait prisonnière par le col.

— Lâche-moi, je ne veux pas que tu me touches, lâche-moi !
Subitement, la petite se laissa tomber à terre et Mme Aguer desserra son étreinte pour ne pas être entraînée dans sa chute. L'enfant se mit à pousser des cris étranges, des grognements inarticulés, tout en faisant des mouvements convulsifs.

Mme Aguer resta un moment pétrifiée. Elle regarda Eloina avec des yeux égarés et poussa soudain un cri très aigu et très bizarre comme font les enfants de la campagne quand ils voient apparaître un busard et qu'ils essaient de l'éloigner de leurs champs. Elle battit l'air de ses bras, comme si elle allait s'évanouir et Eloina eut tout juste le temps de la retenir et de l'asseoir sur une chaise. Dès qu'elle eut repris des forces, Eloina l'aida à passer dans sa chambre et à s'étendre sur le lit. Là, elle commença à gémir, avec des sons montants et descendants, comme une femme en couches, pendant qu'Eloina s'affairait dans la chambre, à la recherche d'un mouchoir et de l'eau de Cologne.

Le cri de Mme Aguer avait éveillé des échos inusités dans la maison et on entendait dans l'escalier des conciliabules sur la conduite à tenir. Finalement, quelques voisins vinrent frapper à la porte de la cuisine pour demander ce qu'il y avait. Eloina hésita un instant devant Piétat, toujours étendue et immobile, et la regarda avec des yeux pleins de reproches. La petite cligna de l'œil d'un air impertinent et lui dit entre haut et bas :

— Allez ouvrir !

Eloina entr'ouvrit la porte et aussitôt, elle fut submergée par le flot des sauveteurs alléchés par cette aubaine. Que se passait-il ? Pourquoi Mme Aguer avait-elle crié ? Pouvaient-ils être utiles à quelque chose ? Mme Aguer était fière et ne voisinait pas, et personne n'avait eu l'occasion de lui rendre visite, de sorte qu'en offrant leurs services, ils avaient la possibilité de satisfaire enfin leur curiosité. Au bout de cinq minutes, on ne pouvait plus s'entendre dans la chambre de Mme Aguer, les locataires de la maison, l'entouraient de leurs conseils et de leurs questions et, tout en s'interpellant, l'un l'autre, jetaient des coups d'œil curieux sur les fauteuils en tapisserie, les tableaux aux murs et le dessus de lit genre grande cocotte.

— Mme Aguer, elle s'est mouillée, la petite !

Mme Mirassou, la dame du premier, une cuisinière enrichie qui vivait de ses rentes, se pencha vers Mme Aguer pour lui faire part de ses observations et au bout d'un instant celle-ci commença à parler d'une voix moribonde, pendant qu'une voisine lui tenait

la main et qu'une autre lui tamponnait les tempes avec un mouchoir imbibé d'eau de Cologne.

— Ne la touchez pas, ne la touchez pas ! Elle reviendra à elle toute seule... Il ne faut surtout pas « les » toucher ! Ah ! mon Dieu, comme son oncle, elle est comme son oncle ! J'ai toujours dit que cette enfant n'était pas normale, mais on ne veut jamais me croire. Toutes les malchances, j'ai toutes les malchances !

Entre deux sanglots, elle continua :

— Et dire que c'est la deuxième crise en trois semaines ! Chaque fois qu'on veut la gronder, elle a une crise... Pensez, la semaine dernière, elle avait mis dans le four, pour le réchauffer, un petit lapin mort qu'elle avait trouvé dans la rue ! Et tous les jours, elle me vole des provisions, et je pensais que c'était la bonne...

Les voisines s'empressèrent autour d'elle pour la consoler :

— Vous êtes sûre que c'est ça ? Ça peut encore s'arranger, allez ! J'en ai connu un, moi, té, les médecins l'avaient condamné. Ebé, il est allé à Lourdes et il a bu de l'eau de la grotte. Il a rendu pendant cinq jours, ça c'est vrai, il faut dire les choses comme elles sont, pendant cinq jours qu'il a rendu, et après, il était guéri !

— Oui, ajouta M. Laplace, le locataire du premier, qui s'était glissé entre les commères et voulait se faire remarquer de Mme Aguer, j'en ai connu un, moi, son fils avait la maladie bleue. Voilà qu'on le trempe dans l'eau de la grotte, trois bains qu'ils lui ont donné, eh bien ! il en était encore plus bleu.

— Il n'a donc pas été guéri ? demanda Eloïna avec incrédulité. Elle était très pieuse et elle considérait toute atteinte à la réputation de la Vierge de Lourdes comme une offense personnelle.

— Non, dit d'un ton narquois M. Laplace. Il n'a pas été guéri. Il paraît que c'était un miracle, parce qu'en général ils guérissent tous.

Voulant couper court à ces discussions, Mme Aguer se dressa sur son lit et jeta loin d'elle la couverture de lit genre grande cocotte que les voisines lui avaient misé sur les pieds. Elle haïssait leur langage ordinaire, leur empressement bête et leur faux dévouement. Elle descendit du lit avec beaucoup de grâce et, tout en les remerciant, elle les poussait vers la porte. Les voisines se retirèrent l'une après l'autre, non sans avoir jeté un coup d'œil plein de pitié à l'adresse de Piétat qui, assise sur une chaise, ne tourna même pas la tête pour les regarder. Elles interprétèrent son

indifférence à leur égard comme un signe certain de dérangement cérébral et s'égaillèrent dans la maison et la rue pour commenter l'événement.

Restée seule avec la bonne et Piétat, Mme Aguer envoya sa fille au lit avec défense de se lever sous aucun prétexte. Elle pensait que c'était le seul moyen de la mettre à l'abri d'une nouvelle chute. Puis, l'esprit en repos à son sujet, elle alla s'asseoir à sa table de toilette — une récente acquisition dans une salle de vents, dont elle n'avait pas épuisé la troublante nouveauté — et se mit à sa toilette avec la grâce froide qui lui était particulière et sans que son visage portât la moindre trace de l'émotion qu'elle venait de traverser. Tout en peignant ses cheveux, qui étaient fort beaux, elle suivait avec une moue irritée les traces de pas que les déambulations de ses voisins avaient marquées sur son précieux plancher ciré.

Son plancher, le linge — était-il bien lavé, bien repassé ? — les débats avec Eloïna, l'épaisseur de la crème, du lait, marquaient les moments de la journée. Tourmenter les siens au nom du Devoir, de la Propreté, de la Vérité, se plaindre de la température, en été toujours trop suffocante pour sa poitrine fragile, en hiver trop inclemente pour ses bronches fatiguées (elle avait une poitrine si bombée et si robuste qu'on aurait pu battre le tambour dessus), tel était le programme quotidien de Mme Aguer. Elle était de ces gens qui, aux courses, misent sur un cheval parce que le jockey qui le monte a une casaque rouge ou une casquette jaune à pois et s'étonnent ensuite de le voir culbuter au premier obstacle. Toute sa vie, elle avait misé sur des casaques et n'avait jamais tenu compte du cheval ni de quelle écurie il sortait. Elle appelait cela n'avoir pas de chance. Au premier abord, quand on examinait la famille Aguer dans son ensemble, elle s'imposait immédiatement par son physique prestigieux et semblait une faisane égarée dans une compagnie de moineaux. Quand elle entrait chez l'épicier, les gens non prévenus arrêtaient leurs bavardages pour la regarder : elle avait un teint transparent, à peine nacré aux joues, et sur cette peau blanche, le tracé pur comme un duvet de ses sourcils paraissait fait au pinceau. Son visage était immobile, même quand elle souriait, ce qui lui arrivait rarement, car elle s'arrangeait toujours pour ne pas heurter l'harmonie calme de ses traits. Elle ressemblait au portrait de Jeanne-la-Folle, avec ses bandeaux bruns sagement étirés sur ses oreilles, sa bouche aux lèvres petites et rondes, presque sans couleur, de sorte que, de loin, on ne voyait que ses grands yeux bruns, jaillissant sous le front

avec un éclat inhumain. Elle avait l'air habituellement triste et boudeur. La rondeur de ses formes appartenait déjà à un siècle passé et elle paraissait échappée d'un album familial, où, à travers la raideur et la sécheresse des poses, on devine la grâce et le charme de la jeunesse. Mais elle ne quittait jamais la pose.

Son vœu secret était de ressembler aux dames distinguées des villas d'alentour, de celles qui portent encore un ruban de velours au cou et des sacs à provision en tapisserie. Elle s'efforçait de les imiter et elle allongeait ses robes plus que ne le permettait la vogue du jour, afin de se donner l'air d'appartenir à cet autre monde où le rang et le nom permettent de mépriser les exigences de la mode. A bien la détailler, on devinait en elle des influences contradictoires. Dans la dureté du regard, le triangle à peine adouci du menton, on reconnaissait une tradition puritaine, un héritage de discipline et de renoncements qui faisaient fi des accommodements du catholicisme. Par sa mère, elle descendait d'une vieille famille de protestants béarnais qui, bien que vaincus en apparence, réapparaissaient cependant en elle avec une vigueur nouvelle. Mais sa bouche faisait mentir ses yeux et le modelé gracieux du front, la courbe douce de l'oreille et du nez rappelaient les belles ossaloises, à la gaieté franche, à la foi candide. Son âme était à l'image de son visage et sa foi était fanatique, absolue, dans une région où le sentiment religieux n'était plus qu'une habitude, comme le manger et le boire, où le royaume de Dieu n'était pas plus vivant, dans l'esprit des catholiques, que l'Eldorado des premiers conquistadores. Suivant le vainqueur momentanément, dans la lutte qui se livrait journallement dans son âme, elle se déguisait en frère-prêcheur et prétendait évangéliser son entourage, ou bien elle se laissait aller à une agréable tolérance et excusait les peccadilles de ses semblables en disant que personne n'était parfait, qu'il fallait bien que jeunesse se passât. Elle ne savait jamais elle-même quelle personne elle serait le lendemain. Elle se croyait stoïque alors qu'elle n'était qu'indifférente; généreuse, parce qu'elle abandonnait ses vieilles frusques à la Crèche de l'Enfant-Jésus, et pieuse, parce qu'elle donnait son linge à laver aux Petites-Sœurs-des-Pauvres. Elle croyait à l'élite, comme elle croyait à l'église, d'une foi inerte et absolue. D'ailleurs, l'une et l'autre se confondaient dans son imagination et elle avait choisi la paroisse la plus aristocratique de la ville pour y faire ses dévotions et se mêler le dimanche et à confesse à tout ce que la ville comptait de gens cossus. Elle trouvait à la naphthaline une odeur distinguée depuis qu'elle l'avait sentie, à plu-



ROMANS, FICTIONS, NOUVELLES

Janvier-Juin 1946

MARCEL AYME

Le Chemin des Écoliers

GEORGE ACHARD

Le Sable et l'Écume

J.-FRANÇOIS DARBON

Les Suspects

JEAN DESTERNES

Clairière de la Vie

FORESTIER

Les Langes

PIERRE FREDÉRIX

Le Bal des Saintes-Maries

GÉRARD JARLOT

Les Armes blanches

JEANNE GALZY

La Cage de Fer

PIERRE LAFUE

Patrice ou l'Été du Siècle. - II. *La Mort de Metzger*

C.-F. LANDRY

Le Merle de Novembre

JEAN LEGRAND

Le Journal de Jacques

JULES MONNEROT

On meurt les yeux ouverts *précédé de*
L'Heure de Fallandra et suivi de La nuit ne finira pas



COLLECTION "ESPOIR"

dirigée par Albert Camus

JACQUES-LAURENT BOST

Le dernier des Métiers

COLETTE AUDRY

On joue perdant

VIOLETTE LEDUC

L'Asphyxie



COLLECTION "LA PLUME AU VENT"

ROBERT SCIPION

Prête-moi ta plume



TIRAGES RESTREINTS

MAURICE TOESCA

Les Intimes